

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 28

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

UNE RENCONTRE AU COMPTOIR

ALO, François, tu es aussi venu à ce Comptoir ?

— Tu vois. J'avais à faire à la Banque. Et puis je me suis dit, puisqu'on est là, faut voir aller jusqu'à Beaulieu.

— Oh ! tu sais, ça vaut ma foi bien la peine. Y en a des choses à voir. Qu'as-tu déjà vu jusqu'à présent ?

— Oh ! bien, pas grand'chose. J'avais une telle soif que je suis allé prendre un verre à la cantine. Et là, j'ai rencontré chose, de Bournens, tu sais, avec qui j'ai fait mon service militaire. Naturellement qu'il a fallu faire revenir une bouteille.

— Moi je n'ai encore rien bu. Je n'avais pas seulement soif. Mais, à présent, je sens que ça vient. Y nous faut aller en étouffer trois.

— Je te dis que j'en sors, de la cantine. Si je veux voir quelque chose de ce Comptoir, c'est le moment.

— Viens toujours; on veut pas s'arrêter. Trois décis, on sait ce que c'est. Viens, je te dis, après on ira revoir les nègres. Pour sûr, c'est rigolo... Mademoiselle !... Mademoiselle !... Hé !... On ne peut pas vous avoir. C'est dommage, parce que vous êtes bien jolie. Apportez-nous voir trois décis... du farineux, au moins.

— Nous n'avons pas de vin ouvert ici.

— Pas de vin ouvert ? Et pourquoi ?

— Vous comprenez, ça ne se peut pas. Choisissez dans la carte des vins, que voici. Il y a des bouteilles et des demi-bouteilles.

— T'emballer tout de même : pas de vin ouvert. Enfin, donnez-nous donc une demi-bouteille.

— Duquel ?... Choisissez !

— Tenez, mademoiselle, donnez-nous de celui-ci. Je le connais. J'en ai chez moi. Y ne faut pas croire qu'il n'y a que les gens de la ville et les vigneron qui ont du vin en bouteilles dans leur caves. Enfin, tu le connais, David ; tu sais s'il est destra.

— Voici, messieurs, c'est deux francs, s'il vous plaît.

— Vous avez bien peur qu'on parte sans payer. Voici vos deux francs.

— Dis donc, ces nègres, quand même, quel drôle de peuple !

— Et quelle musique !

— Mais y a de beau gaillards, là-dedans : Y faudrait pas s'y frotter.

— Mais, c'est égal, je suis bien content d'être de la race blanche. C'est une idée, mais y semble que c'est plus propre.

— A propos, as-tu vu cette pyramide de coton blanc dans l'exposition belge.

— Eh ! bien, oui. Et ces défenses d'éléphant qui sont plantées dedans.

— Tu sais pas qui ça me rappelle ?

— Qui ?...

— Cette serpe de Fanchette, la belle-mère à Samuet, avec ses deux grandes dents qui lui sortent de la bouche comme aux rhinocéros.

— Oh ! y a de ça.

Epitaphe de Grégoire le buveur.

Passant, d'un grand buveur respecte la mémoire. Il fut durant sa vie ennemi né de l'eau, Et son plus grand chagrin, descendant au tombeau, Ce fut en se noyant d'être forcé d'en boire...



COUNET PÈ LO VELADZO NÈGRE

SUZU l'autr'hi vére clli veladzo nègre que l'è pè Losena. L'è cein que l'è dâo biau ! Tot on tropi d'hommo, de fenne, de boubo que brâmant, que bouâlant et que dansant qu'on è dobedzi de sè teni lè coute de rire de lè guegni. Et pu nái, nái, qu'on derâi dâi ramoune qu'on arâi àobliâi d'autrâi z'an dein 'na tsemenâ. Lè reluquâvo bin, adrâi quand vaitce que lo pllie grand de clliâo bîte nâire mè fâ dinse ein catson :

— Salut, Marc à Louis !

Vo pouède peinsâ se i'é ètâ èbahia. On nègre que mè cougnai ! Tè rondzâi la quinta ! Quin honneu, tot parâi ! Sarâ tsesâ de la pllianète de la Pudzenâire que i'ari pas ètâ la mâiti asse étourlo que de vére clli nègre que mè desai :

— Salut, Marc à Louis !

M'a faliu quaque pelfouinâte devant de lâi répondre :

— Vo mè cougnâite ? Liède-vo lo Conte ?

— Ti lè deçando.

— Vouah ! Et iô ?

— Pè Velâ-lè-Bâoze, ào cabaret de la Crâi fédérala ti lè deçando né. Te mè recougnâi pas ?

— Na.

— Ie su Cunet, de Velâ-lè-Bâoze, ton camérardo d'écôula.

— Mâ, que fâ-to quie ? T'ant matsoura ?

— Mè su eingadzi po fêre lo nègre, tandu clli Gonfloir. Te sâ, lè z'affêre vant pas tant foo. Adan, i'avé liè su lè papâ que tsertsâvâ dâi matsourâ pè Lozena et su vgnâi avoué mon biau-frâre et noûtrè fenne. No z'ant bin vouâiti, à tsavon. Avoué ma potta de mineu et mè cheveu fresi m'ant prâi tot tsaud. No z'ant betâ godzi dôu dzo lè quattro dein on bosset plliein de gouderon.

— Vâi mài et la tita ?

Ah ! lè serpeint ! L'a faliu que lâi passeye assebin. Tè compreind, vaitce quemet fant.

— Quemet ?

— On ètai dan lè quattro dein clli gros tenot plliein d'affêre nâ, tot drâi dedein, qu'on ein avâi tant qu'âo cou. Dè coûte lo tenot lâi avâi ion dâi prêcaut que no criâve : « La tita dedein ! la tita dedein ! » On fasâi dâi manâire pas pos sè godzî lo mor dein clli pède que l'empouèsenâve. Adan lo prêcaut l'empougeon ècoudjâa et couâhve no z'eccliétâ. Fallâi sè veilli et à lavi que l'allâve no z'ecourdjâta, po pas avâi lè get tré, ti lè quattro on sè betâve à bocllion dein lo bosset. Lo gouderon passâve quasu on pî damon de la tignasse. Om' ècoudjatâ ! Clliâ ! On sè redressive rido po pas itre nèyi. No laissive on mômein no reprendre. Et pu : dzibilli ! Adan re no vaitce lè get clliou, lo mor refregnu po boutsi lè nari, via dein lo gouderon po tsouyi l'eccliétâ. Dôu dzo dinse, et vaitce quattro nègre dè pllie : mè, la Marienne, Sami et sa Méliese. No z'an met chêtsi su clliâo trablliâ que l'ant fê vè la granta pique de la Cathédrale. L'a bo et bin falio dzoufure

que ! No z'ant fabreqâ on grand tenot que lâi ant betâ dessu onna pétublia de caïon. No z'ant baili dâi chêton po tappâ dessu et fêre dâo détertin. Et on ein fâ lè dou ! »

L'è su que lâi fasant dâo tredon ! Crénom. Cunet et Sami fiésant su lâo tenot quemet on fié avoué on battéron po trossâ dâi pierre : crâ ! tin tâ ! hue ! rrau ! ein fasant dâo tintamarre clliâ dôu coo ! On sè sarâi cru dein la fordze ào diabliô ! Quinte cresenâe !

— Et tâ fenna, la Marienne ? que lâi dio ?

— Lè iena de clliâo duve que dansant, que mè fâ.

On vayâi veretabliameint duve nègresse que piattâvant, que châotâvant su on pî, su dôu, ein dévant, ein derrâi, à pî djeint, à pî-ecliotsette, ein breinmeint lo tiu, ein sè brossateint lo veinro et ein brameint : « Donne-moi des sous ! » L'ètai dans la Méliese et la Marienne.

— Vâi mài, que lâi dio, la quinta dâi duve è-te la Marienne ?

— Diabe lo mot que i'en sé. Sant matsourâi, on lè recougnâi pas. Pâo itre asse bin iena que l'autra.

— Vâi-mâ... po allâ droumi, sarâi tot parâi bon de savâi...

— Oh bin a-te que : la Marienne l'a on gran de biautâ damon dâo dzénâo !

Marc à Louis.

SAINT-SULPICE

A l'ancien Syndic.

SIL n'a pas, comme d'autres villages, un poste de gendarmerie, une cure et une auberge communale. Il égrène, le long de la route, ses maisons campagnardes tournées vers le lac. Isolées ou groupées par deux ou par trois, elles sont séparées par des jardins, des vergers, des vignes ou des champs en culture. Les primes du bétail ne décorent pas les portes des granges et les valets de ferme ne portent pas la petite veste grise et la calotte de cuir.

Ce village, il ne possède aucun des avantages dont s'enorgueillissent ses voisins. Il n'est pas, comme Ecublens, un chef-lieu de cercle. Ecublens, c'est tout un monde ! C'est le centre de la paroisse dont Saint-Sulpice n'est que l'humble annexe. Ecublens groupe, à lui seul, les trois hameaux du Motty, de Renges et de Bassenges. Il possède un député, deux pasteurs, deux régents et une bonne douzaine de rentiers. Plus loin, il y a Chavannes et sa belle avenue qui aboutit à la gare de Renens où, sans cesse, les trains vont et viennent en tous sens.

Saint-Sulpice est à l'écart des lignes ferrées et des grandes routes. Il est modeste, il vit sa vie, sans se presser dans ses jardins et ses vignes. Aucun édifice ne décore sa principale place publique, si ce n'est le petit collège aux murs gris dont le clocher porte ces trois mots que les branches des platanes cachent une partie de l'année : « Foi, espérance, charité ».

Au bout du préau qui, deux fois par jour s'anime des cris des écoliers, il y a la salle du conseil général que les gens de l'endroit ont baptisée : « Salle du Quatorze-Avril ».

C'est là qu'ils viennent, à diverses époques de l'année, tenir leurs petites landsgemeinde. Ils se réunissent quand ils ont gouverné le bétail. Ils prennent place sur des bancs rustiques et achèvent d'y fumer leur cigarette. Ils portent des pan-